

## UN DRAGON NOMME TARASCON

L'église de Tarascon, la « cathédrale » (thème) dont parle Waltheim est très tôt placée sous le vocable de sainte Marthe, au plus tard à la fin du X<sup>e</sup> siècle, peut-être bien avant, mais c'est seulement en 1187 qu'a lieu l'invention des reliques de l'« hôtesse du Christ »<sup>1</sup>, suivie d'une reconstruction de l'édifice dont la dédicace a lieu le 1<sup>er</sup> juin 1197. Le XII<sup>e</sup> siècle a été une période faste pour Tarascon. La petite agglomération née sur « un site romain d'importance tout à fait secondaire »<sup>2</sup> et le château édifié au bord du Rhône par le comte de Provence dans les premières décennies du XI<sup>e</sup> siècle, prennent alors une importance nouvelle en raison de l'affrontement entre les comtes catalans et la maison de Toulouse dont la domination commence sur l'autre rive. Un consulat apparaît au milieu du XII<sup>e</sup> siècle. De nombreux indices reflètent la prospérité dont bénéficie alors cette ville sise au cœur d'un terroir fertile que l'aménagement des levées protège des inondations dévastatrices du Rhône : « c'est l'époque où Tarascon signe des traités de commerce avec Marseille (1180), avec Gênes (1201), obtient des exemptions de péages en Provence (1168, 1184) »<sup>3</sup>. C'est dans ce contexte que, sans doute dans les années qui précèdent l'invention des reliques, s'élabore une légende qui fonde dans l'imaginaire la ville et le passage sur le Rhône qui lui a donné naissance<sup>4</sup>.

La vie de sainte Marthe dite de Syntique ou de la pseudo-Marcelle — elle serait l'œuvre de Marcelle, servante de Marthe et aurait été traduite de

---

1. « Comme ils étaient en route, il entra dans un village et une femme du nom de Marthe le reçut dans sa maison... Marthe s'affairait à un service compliqué ». Le récit de Luc 10, 38-42 est à l'origine de cette épithète de Marthe et lui vaut de devenir la sainte patronne des hôteliers. Sur Sainte Marthe on se reportera à la synthèse de VICTOR SAXER, « Marta di Betania » dans *Bibliotheca Sanctorum*, t. VIII, Rome, 1967, col. 1204-1215.

2. Michel HERBERT, *Tarascon au XIV<sup>e</sup> siècle. Histoire d'une communauté urbaine provençale*, Aix, 1979, p. 8.

3. *Ibid.* p. 9.

4. Passage qui utilise les îles de Jarnègues et de Lubières, cf. Robert VIGNAL, « Le passage du Rhône à Tarascon », dans *Provence Historique*, 1989, p. 385-390.

l'hébreu par Syntique, une compagne de Marthe dont le nom a été emprunté à l'épître de Paul aux Philippiens (4, 1) — a été écrite dans le courant du XII<sup>e</sup> et semble avoir été élaborée par un auteur tarasconnais. L'histoire qu'elle relate, celle de la victoire de sainte Marthe sur la Tarasque, sera reprise, avec de menues variantes, par Vincent de Beauvais et par Jacques de Voragine. Une « vie de sainte Madeleine et de sa sœur Marthe » attribuée à Raban Maur (+ 856) mais rédigée en réalité dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle à Clairvaux<sup>5</sup> donne de cette légende une version sensiblement différente<sup>6</sup>. Cette tradition est à l'arrière-plan de l'histoire que rapporte Waltheim. On peut penser que le pèlerin allemand reprend les termes d'un récit qui lui a été fait sur place ou, en tout cas, qu'il se fait l'écho de ce que la légende est devenue dans la tradition orale de la fin du XV<sup>e</sup> siècle.

Le dragon a perdu son caractère aquatique<sup>7</sup>. La pseudo-Marcelle le décrit comme un animal mi-terrestre mi-aquatique, une nature hybride qu'explique son hérité, puisqu'il est issu du croisement de Léviathan, le tortueux monstre marin à la double denture du livre de Job et de Bonachum, le bison de Galatie, et qui le rend indomptable, puisqu'il peut aisément « de la forêt plonger dans le fleuve ». C'est d'ailleurs le fleuve qui est le théâtre principal de ses méfaits : « il tuait passants et voyageurs, il renversait les bateaux qui descendaient le Rhône » (pseudo-Marcelle), « si se tapissait en l'eau, tuait les poissons et noyait les nef » (Jacques de Voragine). C'est là, comme l'a bien noté Louis Dumont, l'originalité de la Tarasque par rapport à bien d'autres dragons : « elle ne ravage pas comme d'autres le pays à la ronde, elle barre le passage »<sup>8</sup>. Et elle exerce ses néfastes activités à partir d'un rocher situé, précise la pseudo-Marcelle, sur la rive occidentale du Rhône. « C'est d'outre Rhône qu'elle vient et non de Tarascon », de Beaucaire, des terres du comte de Toulouse, un détail dont l'importance a justement été relevée par V. Saxer<sup>9</sup>. Tous ces traits disparaissent dans la version que rapporte Waltheim. Le dragon localisé à Tarascon se banalise et se ruralise, il fait régner la terreur dans le plat pays, en surface, sans perturber la navigation ni les échanges.

5. VICTOR SAXER, « La vie de sainte Marie-Madeleine attribuée au pseudo-Raban Maur, œuvre clairvalienne du XII<sup>e</sup> siècle », dans *Mélanges Saint Bernard*, p. 408-421.

6. LOUIS DUMONT, *La Tarasque. Essai de description d'un fait local d'un point de vue ethnographique*, Paris, 1951 regroupe commodément l'ensemble des récits légendaires, p. 150 sqq.

7. Le bel article de V. SAXER, « Le dragon dans la littérature hagiographique latine ancienne et médiévale » dans *Drac. Symbolique et mythologie du dragon entre Rhône et Alpes*, Cahiers des Alpes-Maritimes n° 6, 1990, p. 53-88, fait une large part à la Tarasque. Cf. également Jacques LE GOFF, « Culture ecclésiastique et culture folklorique au Moyen Age : saint Marcel de Paris et le dragon » dans *Pour un autre Moyen Age*, Paris, 1977, p. 280-298.

8. L. DUMONT, *op. cit.*, p. 157.

9. V. SAXER, « Le dragon », *art. cit.*, p. 75.

L'aspect extérieur du dragon n'est plus exactement celui que lui prêtent les diverses formes de la légende. Si toutes les versions s'accordent à dire que le Rhône et ses rives abritaient un dragon de taille impressionnante, « plus gros qu'un bœuf, plus long qu'un cheval », « incroyablement long et très gros », aucune ne lui donne des dimensions que lui attribue Waltheym, quatorze « elle », près de 8 mètres. La pseudo-Marcelle prête au monstre une tête de lion et non de léopard. Il a, à l'en croire, des « dents aiguës comme des épées », que le pseudo-Raban peint, lui, « crochues ». Le même auteur et ses imitateurs mentionnent une queue de serpent (*viperea*) sans insister sur sa longueur. Les « yeux terribles » dont parle Waltheym font peut-être écho à la description du pseudo-Raban pour qui les yeux du dragon lancent des étincelles sulfureuses. La corne dont est bardée, selon le pèlerin allemand, la Tarasque et, surtout, les deux ailes de cornes sur ses flancs tirent, peut-être, leur origine du récit de la pseudo-Marcelle : « il avait... un double bouclier comme une tortue de chaque côté ». En revanche, si cet auteur s'attache à peindre le dos acéré de l'animal fabuleux, « tranchant comme une hâche avec des écailles hérissées et coupantes comme des tarières », il ne dit rien de la partie inférieure de son corps, celle que dépeint Waltheym : « depuis le menton en descendant du cou sous le ventre jusqu'à la queue, il était aussi en corne ». La bête de la pseudo-Marcelle a bien six pieds, mais avec des griffes d'ours là où le pèlerin allemand parle de pieds humains. Le récit de la capture et de la mort du dragon selon Waltheym puise aux deux traditions. Comme dans la légende de la pseudo-Marcelle, la sainte asperge le monstre d'eau bénite et, comme dans la version du pseudo-Raban, elle lui lie le cou avec sa ceinture. L'apostrophe au peuple procède, elle aussi, de cette version (« Approchez et mettez en pièces ce serpent venimeux ! »), même si le peuple montre sous la plume de Waltheym plus de résolution que les villageois apeurés du pseudo-Raban. Comme les deux récits traditionnels, la narration de Waltheym débouche sur l'étymologie, le dragon donnant son nom à la localité<sup>10</sup>.

Les caractères originaux de la description du monstre chez Waltheym méritent attention. Un chapiteau du cloître de Saint Trophime d'Arles daté du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle représente une Tarasque dont, selon l'analyse qu'en donne Dumont, le « corps massif... est porté par six fortes jambes et des pieds humains, ou presque », particularité que l'auteur est porté à rattacher à une figure processionnelle : « ces pieds humains pourraient être ceux de porteurs »<sup>11</sup>. On en retrouve mention dans le récit de voyage de Jean Thévenot qui passe par Tarascon vers 1659 et décrit une effigie de la Tarasque conservée dans l'église sainte Marthe : « (l'animal avait) les pieds d'un homme

10. Les versions anciennes de la légende relient au miracle de sainte Marthe le changement de nom de Nerluc, « bois noir » en Tarascon, étymologie controuvée puisque le nom de Tarascon figure déjà chez Strabon.

11. L. DUMONT, *op. cit.*, p. 184-5.

et il en avait six, les ongles d'un ours et la queue d'un serpent »<sup>12</sup>. La plupart des figurations du dragon à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle accentuent le contraste entre le corps squameux de la bête et son dos en forme de carapace hérissée. Le monstre que décrit Thévenot est « moitié terrestre et moitié poisson » et « avait son dos couvert d'une grande écaille armée de cornes piquantes de toutes parts et divisée par une arête qui dressait ses pointes au ciel ». A en juger par le bois gravé par l'imagier avignonnais Arnavon, sans doute la plus ancienne représentation conservée de ce type, on peut prendre cette carapace vue de profil pour une des ailes de la bête. La queue dont Waltheim souligne la longueur avait pour seul rôle dans les légendes primitives d'assimiler le dragon au monde inquiétant des serpents, mais elle a pris dans les rites festifs, tels qu'on le connaît à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, des proportions démesurées. C'est là que se concentre toute l'agressivité du monstre dans les jeux rituels, lorsque l'on « fait courir la Tarasque » le lundi de Pentecôte. « On voit alors, écrit Achard, la Tarasque avec une queue fort longue et faite d'une poutre qui se meut en tous sens, courir à travers la foule et menacer les spectateurs du plus grand danger »<sup>13</sup>.

Waltheim a peut-être vu une effigie de la Tarasque ou du moins le récit qu'il a recueilli et qu'il rapporte semble bien tributaire d'une représentation iconographique. Il peut s'agir d'une représentation conservée dans l'église. Thomas Platter qui visite Tarascon en 1597 a vu « dans l'église paroissiale le tombeau de sainte Marthe avec sa statue et l'effigie du dragon qu'elle dompta », une représentation que l'on peut dater de 1524 d'après le texte de l'inscription qu'il reproduit<sup>14</sup>. On peut aussi penser à une image processionnelle. Certes, il faut écarter l'affirmation, dénuée de tout fondement, bien que reprise par d'excellents auteurs<sup>15</sup>, selon laquelle le roi René aurait institué les jeux de la Tarasque le 14 avril 1474. Mais une délibération du conseil de ville du 2 janvier 1465 fait peut-être référence à un dragon processionnel lorsqu'elle mentionne « Johan lo barbier que fa la Tarasca », formulation que Dumont interprète « non pas fabrique, mais fait marcher, manœuvre », voyant dans ce personnage « celui des hommes cachés à l'intérieur dont le rôle consiste à faire mouvoir la tête et la mâchoire inférieure »<sup>16</sup>.

Waltheim est discret sur les reliques de sainte Marthe conservées dans l'église de Tarascon. L'édifice consacré en 1197, agrandi et transformé aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, contient pourtant, outre un sarcophage paléochrétien qui passe pour le tombeau de la sainte, un buste reliquaire enchassant son

12. Manuscrit publié par P. RONZEAUD, cité d'après *Découverte de la Provence au XVII<sup>e</sup> siècle. Récits de voyageurs*, éd. R. Duchêne et L. Godard de Donville, p. 26 (il s'agit de livraisons à pagination continue insérées dans la revue *Marseille*). Je remercie Régis Bertrand qui a amicalement attiré mon attention sur ce texte et m'a communiqué ses observations sur l'histoire des effigies de la tarasque.

13. *Ibid.*, p. 59.

14. *Félix et Thomas Platter à Montpellier*, Montpellier, 1892, p. 342.

15. F. BENOIT, *La Provence et le Comtat Venaissin*, Paris, 1949, p. 243.

16. L. DUMONT, *op. cit.*, p. 49-50.

chef, œuvre d'un orfèvre tourangeau commandité par Louis XI, installé dans l'église quelques années avant le passage du pèlerin allemand, en 1470<sup>17</sup>.

L'église sainte Marthe est voisine du château situé en bordure du Rhône, face à Beaucaire. Cette puissante forteresse appuyée sur un pointement rocheux qui s'avance dans le fleuve se présente encore aux yeux du visiteur telle que Waltheym la vit lors de son séjour. Elle est l'œuvre des princes de la seconde maison d'Anjou, Louis II qui commença les travaux en 1400 à son retour d'Italie et son fils Louis III qui rouvrit le chantier en 1430. L'essentiel du gros œuvre était réalisé à l'avènement du roi René à qui l'on doit la construction de la chapelle et, surtout, de nombreux aménagement intérieurs qui transforment en agréable demeure princière l'austère forteresse<sup>18</sup>. C'est sous son règne qu'est réalisée la niche au décor sculpté qui s'ouvre dans la cour d'honneur, face à l'entrée, et il y fait représenter son buste et celui de sa femme Jeanne de Laval, sa seconde épouse, celle-là même que Waltheym voit à sa fenêtre, revêtue d'une des coiffures que la mode affectionne alors<sup>19</sup>. Le roi René aime séjourner à Tarascon où il possèdera également un hôtel dans la ville. Il y tient souvent sa cour. Lors de ses premiers séjours en Provence il y a donné des fêtes somptueuses, tel le Pas de la Pastourelle en 1449. D'après l'itinéraire qu'a établi Lecoy de la Marche, il s'est installé à Tarascon à la fin du mois de mars 1474 et y passe les mois d'avril et mai<sup>20</sup>.

Noël COULET

---

17. Yves ESQUIEU, « L'église Sainte-Marthe de Tarascon », dans *Congrès archéologique du pays d'Arles*, Paris, 1979, p. 126-151.

18. Sylvia PRESSOUYRE, « Le château de Tarascon » dans *Congrès archéologique Avignon et Comtat Venaissin*, Paris, 1963, p. 221-243.

19. Françoise PIPONNIER, *Costume et vie sociale. La cour d'Anjou XI<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles*, Paris, 1970, p. 177-178.

20. Albert LECOY de la MARCHE, *le roi René*, Paris, 1875, p. 477-8.